1970 : LIVE-TAPED VID O CORRIDOR/BRUCE NAUMAN ♦ 33

L'art contemporain nourrit toutes sortes de préjugés chez ses détracteurs: austère, opaque, élitiste, snob, bourgeois... Inspirée de faits réels, l'histoire de cet artiste fictif nous prouve que la réalité est très éloignée de ces idées reçues.

PAR CLÉMENT GRAINBERT

JEUNE DIPLÔMÉE CHERCHE RECONNAISSANCE (ET UN GALERISTE)

Fraîchement diplômée des Beaux-Arts avec les félicitations de son célèbre directeur Nicolas Bourriaud, Alice, 24 ans, va enfin pouvoir réaliser son rêve d'enfant: devenir artiste. Portée par l'arrogance des débutants, elle aborde avec confiance le long parcours du combattant qui la guette et la mènera à intégrer la caste prestigieuse des artistes contemporains. Mais deux vernissages suffisent à la faire redescendre: personne ne l'attend, le reste du monde est très occupé à boire du Limoncello en riant très fort et sans penser à elle. Bref, elle n'est personne. La première, et la seule chose à faire: bosser. Mais ses travaux se heurtent aux coûts de production à extraire de sa poche et de celle de ses parents, qui l'hébergent depuis toujours. Ce n'est pas avec son RSA qu'Alice pourra finir Blow up the democracy, installation où un buste de philosophe grec côtoie un camping-car et des ananas en plastique, sur fond de perspective en trompe-l'œil. Elle se rabat donc sur Gravier III, une sculpture de mandala en cailloux des Buttes-Chaumont.

Heureusement, elle peut compter sur la solidarité de ses frères de galère issus de la même promo, qui s'échangent des plans via leur groupe Facebook intitulé « La Promo prend Duchamp.» C'est de cette manière qu'Alice est invitée à rejoindre une exposition collective à Glassbox, l'un des rares spots d'art indépendant, dans le quartier d'Oberkampf à Paris, moins guindé que les lieux marchands du 6^e arrondissement. Elle y exposera son philosophe aux ananas qu'elle a terminé en vidant le PEL de sa meilleure copine. Le soir du vernissage, Alice échange quelques mots avec un galeriste qui a flashé sur sa pièce. Et découvre la main avec Dewar & Gicquel qui ont raflé cette avec étonnement que ces quelques mots échangés ont suffi à le convaincre : la voilà représentée par une jeune galerie plantée dans le quartier de Belleville. Bugada & Cargnel, Samy Abraham, Crèvecœur, Castillo/Corales, Balice Hertling: depuis le début des années 2000, cette partie du 20e est «the place to be». L'ambiance est plus relax et conviviale que dans les galeries du Marais où l'on racole du nouveau riche. Alice confirme son intuition en discutant avec Patrice Joly, initiateur de la Biennale de Belleville et éditeur de 02. un trimestriel gratuit et pointu sur l'art, distribué dans les galeries. « Belleville abrite un certain nombre de galeries actives et ancrées à l'international. Ici, on draine désormais le public du Marais, et Belleville est en train de prendre la place du 13°.» Alice connaît bien cet arrondissement du sud de Paris en plein boom immobilier où gisent les vestiges du faste branché des mid-nineties pour y avoir beaucoup rodé pendant ses études. Surtout la rue Louise Weiss, là où Emmanuel Perrotin, galeriste star, a débuté avant de migrer dans le centre de Paris.

L'HOMME PROVIDENTIEL

Un an plus tard, brouillée avec sa galerie pour un différend phénoménologique (couleur contre nuance), Alice, qui commence à peser (léger, mais quand même) dans ce microcosme à force d'expositions, notamment au Consortium à Dijon et au CAPC, le musée d'art contemporain de Bordeaux, et de présence dans les soirées branchées du Wanderlust sur les bords de Seine, part en quête d'un nouveau père spirituel. À la croisée des chemins, Alice hésite entre les galeries exigeantes et portées sur un mélange entre pop art et minimalisme comme Air de Paris et Triple V (dans le 13e) ou le Marais, nid de grosses pointures où se déplacent en priorité les acheteurs qui cherchent à investir dans des valeurs sûres. Finalement, elle se tourne vers les galeries offrant un bon rapport honnêteté intellectuelle/esprit business, dans le triangle des Bermudes de

étant l'emblème de la réussite « à la française » après avoir révélé une tripotée d'artistes pointus et engagés comme Philippe Mayaux, exposé à Beaubourg, c'est sur lui qu'Alice jette son dévolu. À force de harceler son assistant pendant quinze jours, elle obtient un rendez-vous. Henri la reçoit et lui explique quels sont ses critères de sélection pour décrocher le Graal (c'est-à-dire être chez lui, donc avoir un avenir dans la grande Histoire de rt contemporain, tout simplement). Mais bon, miser sur les jeunes artistes comme Alice, c'est jouer à la roulette. Jeu qu'il a remporté haut



année le prix Marcel Duchamp, créé par un jury de collectionneurs. « Nous leur avons donné les movens de monter leur travail et de le produire, se félicite modestement Loevenbrück à Alice, qui se projette déjà à la place du duo. La qualité et la singularité de ce type de productions nous nourrissent et nous stimulent.»

PREMIÈRES VENTES

L'entrevue avec Loevenbrück n'ayant débouché sur aucune proposition, Alice dépose un dossier de candidature pour exposer au Salon de Montrouge, un rendez-vous annuel (depuis 1955!) dédié à la jeune scène artistique dont le lauréat est présenté au Palais de Tokyo, comme Maxime Chanson, sorti lui aussi des Beaux-Arts de Paris. Elle est retenue et rafle le troisième prix grâce à ses Rideaux phosphorescents de bonbons au goût d'ironie, ce qui lui ouvre de grandes portes. Xavier Franceschi, le directeur du Plateau, centre d'art réputé du 19e arrondissement et financé par la

FRAC (c'est-à-dire par la région), souhaite acquérir l'une de ses pièces, une sculpture à l'effigie de la première femme chaman péruvienne en fibre de serpillière pour 3000 euros. Elle sera stockée dans le sous-sol en attendant que sa valeur explose. C'est sa première vente « officielle ». Grisée par le succès, Alice fête la nouvelle au Silencio, le club privé de David Lynch. Elle se frotte avec l'éditeur de Dazed & Confused sur du Gesaffelstein. Le lendemain, elle prend conscience de l'ampleur de sa gueule de bois lorsqu'un collectionneur célèbre l'appelle pour visiter son atelier-logement à la Cité des arts, une résidence d'artistes située face à l'île Saint-Louis. Rendez-vous est pris dans l'après-midi. Alice avale un cocktail Lexomil-Guronzan qui lui donne la force d'affronter une nuit blanche à discuter de Damien Hirst et du célèbre bouquin de Kandinsky, Du spirituel dans l'art et dans la peinture en particulier. Le deal est scellé. Le collectionneur se porte acquéreur d'une pièce qui a valu pas mal d'insomnies à Alice et pour laquelle elle a failli provoquer un incendie dans son atelier: une maquette approximative de la Maison Blanche en allumettes flambées une par une au bec Bunsen, puis repeintes aux couleurs du logo de Google. Mais le jeu en valait la chandelle (ahaha) puisqu'elle touche 8000 euros pour cette pièce pas si fumeuse.

LA CRISE, QUELLE CRISE?

Deux ans et quelques succès plus tard, elle est en lice pour le prix de la Fondation d'entreprise Ricard, déjà remporté par Loris **Gréaud et Tatiana Trouvé.** Les exposants sont sélectionnés cette année par Yann Chateigné, commissaire d'exposition, ancien journaliste pour Chronic'art et critique d'art, par ailleurs ami du collectionneur qui a acheté à Alice la Maison Blanche en allumettes. Ils se retrouvent d'ailleurs tous les trois à l'inauguration d'une rétrospective Pierre Huyghe à Beaubourg. Alice est aux anges. «Le Prix est un levier essentiel pour les artistes qui le gagnent, lui glisse Yann Chateigné. On accède à un cercle nouveau et privilégie les regards changent, on devient un artiste désiré, du moins pour un temps. C'est un tournant possible.» Ivre d'excitation, Alice enchaîne les coupettes en écoutant distraitement ses amis évoquer la crise et François Pinault, patron de Kéring, anciennement Printemps-Pinault-La Redoute et l'un des plus gros collectionneurs du monde. Léa Gauthier, fondatrice des éditions Blackjack avec qui Alice planche sur une monographie de ses dernières œuvres à paraître, s'incruste dans la conversation pour nuancer: «La mondialisation a redistribué les cartes: l'axe

Paris/NY/Londres s'est déplacé. Désormais, c'est l'axe Émirats Arabes/Chine/Inde qui domine. » Alice, malgré son taux d'alcoolémie, comprend que pour se faire connaître dans le milieu, rien ne vaut les pays émergents.

CONSÉCRATION ET DÉCLIN EXISTENTIEL

Mais le lendemain, nouvelle gueule de bois oblige, Alice commence à douter de son destin. Comment émerger dans cet océan de talents et d'ambitions? Faut-il être un artiste, ou l'artisan de sa réussite? Léa, qui est venue bosser avec elle sur la monographie, la rassure:



«Il y a peut-être 20 % de spéculateurs qui achètent un Koons ou un Hirst à des sommes colossales. contre 80 % d'œuvres achetées à des prix bien plus raisonnables. L'art n'est pas qu'un lieu de spéculation. Si tu choisis d'être artiste à la base, ce n'est pas parce que tu rêves d'être mis aux enchères pour des millions. On ne doit pas perdre de vue que l'art relève avant tout de la création sensible et intellectuelle.» Alice, qui a un don pour la métamorphose, se fixe un nouvel objectif qui trahit tout ce qu'elle a été jusqu'ici : devenir la coqueluche de ces 20 % de spéculateurs. Et le destin se range de son côté : c'est elle qui remporte le Prix d'entreprise de la Fondation Ricard, à savoir la chance de voir son œuvre achetée 15 000 euros et offerte au Centre Pompidou. C'est la consécration pour Alice. Les collectionneurs s'arrachent désormais ses répliques de ruines archéologiques. Elle est représentée par Yvon Lambert, la très installée galerie de la rue Vieille du Temple. Théo Mercier,

n'a qu'à bien se tenir. Mais rapidement, Alice se rend compte qu'être l'artiste « dont on parle en ce moment » est un cadeau empoisonné. Cette étiquette colle une énorme pression et on se retrouve très vite à produire plus que de raison. Alice est en lice pour une exposition au Wiels, un important centre d'art à Bruxelles. Elle recrute sur le champ quatre assistants et se délocalise à Berlin afin de pouvoir bénéficier d'un atelier de taille raisonnable (150 m² dans un ancien entrepôt réhabilité). S'ensuit un an plus tard sa première grosse exposition solo au Palais de Tokyo, avec un catalogue à la clé, incluant un entretien avec l'incontournable curateur et critique Hans-Ulrich Obrist. La notoriété d'Alice s'étend bientôt à l'international. Elle est désormais représentée par les galeries les plus renommées: Marian Goodman à New York et le 313 Art Project à Séoul. Elle atterrit deux ans plus tard chez Perrotin et joue les matamores à la Art Basel de Miami, le Festival de Cannes de l'art contemporain. Charles Saatchi, le plus grand marchand du monde, lui fait les yeux doux. Il manque encore un pavillon à la Biennale de Venise à son palmarès alors qu'elle concourt pour le Turner Prize, le couronnement suprême pour un artiste contemporain et déjà remporté par Anish Kapoor, Damien Hirst ou Richard Long. Tout cet univers de happy few et l'oligarchie des hedge funds commencent à lui donner la nausée. Alice a l'impression de se transformer en sac de luxe ambulant et regrette le bon vieux temps à faire flamber des allumettes dans la cave de ses parents. Elle se sent prisonnière d'une bulle spéculative qui n'a plus grand-chose à voir avec les enjeux artistiques. Le cynisme l'aurait-il rattrapée? Même s'il lui importe que son œuvre perdure et qu'elle apporte un souffle à d'autres existences que la sienne quand elle sera morte, Alice s'enivre entre deux avions. Le succès lui donne le tournis. De retour d'une énième soirée sous influence, affalée dans un taxi, elle se prend à imaginer une fin iconique pour inscrire sa vie et son art dans le marbre et mettre fin à l'incessante production « d'objets d'art» qu'est devenue sa vie. Elle se voit s'éclipser comme l'artiste Bas Jan Ader, disparu en mer en 1975. Mais choisit de persévérer sans trahir son intégrité artistique, à l'instar de son

amie-mentor, Tatiana Trouvé, qui vend aux

qui traduisent à merveille le besoin d'Alice

de réinvestir la solitude de son atelier.

enchères ses maquettes de Polders, des lieux

implicites (bureaux vides, lieux de travail déserts)

29 ans, chouchou de l'art contemporain et

faiseur de sculptures weirdo-pop un peu goth

LES VERTIGES **DE L'ART EN CHIFFRES**

MILLIARDS D'EUROS

Le total record des ventes d'ar





70644





porain sur le territoire français